

COMPTES RENDUS **معرض و مراجعة كتب** CRITICAL REVIEWS

**LES RESSORTS DU SYMBOLIQUE**, par Angèle Kremer-Marietti, L'Harmattan 2011, 328 pages.

Angèle Kremer-Marietti n'a cessé de s'intéresser à la question de la symbolique. Nous pouvons dire que cet intérêt traverse de part en part toute son œuvre philosophique. Or, dans son dernier livre publié chez l'Harmattan, AKM (Angèle Kremer-Marietti) veut surtout montrer de façon directe ce qui est du ressort de cette symbolique. *Les ressorts du symbolique* est donc une quête des diverses formes avec lesquelles se dévoile le symbolique dans l'ensemble du savoir humain qui reste un savoir philosophique par excellence. Ainsi, la question de la symbolique se transforme en un concept métaphysique certes mais heuristique avant tout pour redéployer la spécificité systématique du discours philosophique. A la question : quelle est la voie royale que doit prendre la philosophie ? , la réponse d'AKM est : la symbolisation (« Pour moi, la symbolisation, écrit-elle, n'est autre que la voie royale du processus philosophique en tant que tel. » p.63.). A l'instar de Quine lorsqu'il se posait dans *Du point de vue logique* la question de ce qui existe, AKM répond au sujet des ressorts de cette symbolisation/symbolique : tout. Tout le livre est par conséquent une recherche de l'unité philosophique susceptible de mettre au jour les diverses formes conjointement symboliques et symbolisatrices de l'épistémologie humaine en tant qu'Anthropologie universelle. « Par symbolique, écrit AKM, je veux dire tout ce qui préside à toute *représentation* ayant prise efficace sur l'humain dans sa pensée et dans son comportement, à commencer dans la perception et dans la conception. Dans toute *symbolisation*, c'est-à-dire dans le travail vers la *symbolique* en tant que telle, il est possible de repérer comme « une loi qui institue le temps. » (p. 219). Ce statut métaphysique (que nous pouvons saisir dans un sens nietzschéen qui érige la pensée en une forme de transcendance ayant les traits de l'ouverture et de la hauteur de vue) que donne AKM au symbolique accorde à tout le livre une allure encyclopédique et éclectique : le livre parle de façon habile et ingénieuse de tout ou presque. En effet, les 15 grands essais qui composent le contenu du livre traitent des diverses manifestations du symbolique dans les différents secteurs du savoir humain, à commencer par les questions morales, politiques et pédagogiques jusqu'aux frontières de l'histoire des

sciences, de l'herméneutique, de la philosophie du langage, et des sciences cognitives. L'ordre selon lequel s'enchaînent ces essais n'est pas arbitraire. Il répond à l'esprit même de la philosophie dans sa genèse chez les Grecs et obéit à un principe qui régit son discours et qui fait que la philosophie se présente avant tout comme une activité éducative préparant les citoyens à utiliser de façon rationnelle et démonstrative leur pensée dans le contexte pratique de leur vie au sein de la cité. C'est conformément à cet ordre que nous découvrirons dès les premières lignes du premier essai que la Philosophie reste indissociable d'une pratique éducative et démocratique. L'essentiel de cet essai consiste à démontrer la nécessité de l'ancrage philosophique de l'éducation et de la démocratisation. Par le biais de la philosophie, nous arriverons à réaliser que « la démocratie n'en finit pas de naître toujours et encore : sa naissance paraît devoir être sans limite et ne jamais prendre fin, ses réalisations n'en finissent pas de se réaliser. » (p. 13). La philosophie s'édifie donc sur l'humain. A partir de là, tout s'éclaire. La liberté tout d'abord, et toutes les autres valeurs universelles ensuite. Ainsi, le discours philosophique en tant qu'il est intimement engagé dans une mise au jour des ressorts du symbolique dans la culture et dans l'histoire de cette culture, se pose avant tout comme une reconnaissance de la valeur universelle de l'humain. Or, sans l'idée d'autonomie cette valeur perd de son poids. L'idée d'universalité s'éclaire en effet le mieux à la lumière de celles d'autonomie et de droit à la singularité. Tout le troisième essai est une défense habile de ce raisonnement tel qu'il puisse se déployer dans le domaine de la morale et de la politique. Une fois que les bases éducatives de la pratique philosophique sont jetées, il devient question de cerner les phases du progrès de l'histoire culturelle. Or, ce progrès ne peut prendre sens que si on donne aux concepts de mutation et de paradigme scientifiques leur juste valeur, d'où la référence indépassable au travail accompli par Thomas Kuhn. A l'occasion de cette référence et pour ne pas se perdre dans les confusions déficitaires d'une approche strictement « scientiste », AKM revient sur le rapport étroit entre philosophie et science – la philosophie, précise-t-elle, c'est déjà une science du symbolique – pour mieux mettre l'accent sur l'importance de la question de la symbolique, dans toute approche de nature épistémologique. A la question qui est centrale en épistémologie, à savoir comment connaissons-nous ?, la réponse ne peut être donnée dans des termes satisfaisants que si nous traduisons la question comme suit : comment la pensée institue-t-elle toujours un système de

signes ? Dans ce contexte, AKM adhère à la démarche de Cassirer qui consiste à poser la philosophie comme une sorte d'épistémologie, c'est-à-dire « la science des structures conceptuelles effectives de toute représentation et naturellement, au maximum, des théories scientifiques ». Le lien insécable entre épistémologie et symbolicité étant posé au cœur même du discours et de la pratique philosophiques dont le terrain originaire se trouve dans les facultés fondamentales de l'esprit, particulièrement « la faculté de juger », AKM aboutit à l'idéalisme allemand (en l'occurrence à l'auteur de *La Critique de la raison pure*) via Cassirer complété en quelque sorte par Michel Foucault. A l'occasion de son analyse de *La faculté de juger*, AKM retient une distinction fondamentale entre l'aspect réfléchissant des facultés et leur aspect déterminant : « Quand elle use du jugement réfléchissant, la faculté de juger se donne une règle sous la forme d'un concept qui ne connaît aucune chose réelle : elle permet ainsi de comprendre ce que l'entendement n'a pas ou n'a plus le rôle d'expliquer. » (p. 69). AKM se démarque par le biais de cette distinction de la réponse « naturaliste » à la question de l'origine épistémologique du couple perception/conception, car elle la trouve incomplète si on l'a comparé à sa thèse où la philosophie et sa théories se posent avant tout comme une science du symbolique, à savoir une théorie qui repère la loi qui institue à chaque fois et toujours le temps. Développer ce point de vue constitue tout le contenu du sixième essai, où elle s'attaque au problème du temps pour conclure qu'en vérité « même pensé en tant qu'un *ens imaginarium*, le temps rejoint les deux positions en face-à-face de l'être connaissant et de l'être connu. » (p. 107). Outre que cette approche du temps nous renvoie aux concepts d'intentionnalité et d'interprétation tels qu'ils peuvent être déployés dans les études phénoménologiques et herméneutiques, elle nous autorise à mettre dans le même mouvement qui n'est autre que celui de la philosophie de l'action humaine, et l'esprit et le langage. L'un des mérites de la théorie d'AKM qui pose la philosophie comme une science du symbolique c'est de donner lieu à une approche unifiée et systématique cohérente aux diverses questions qui ont trait à la pensée, au langage et à l'action humaine. La théorie de la symbolicité c'est surtout l'unité de ces trois origines épistémologiques de notre représentation et de notre connaissance, de notre perception et de notre conception. Nous pointons par cette brève conclusion vers la ligne directrice de tout ce livre qui n'est en vérité qu'une synthèse de toute la philosophie d'AKM.